

**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 69 (2022)

**Heft:** 1: Fascicule français. Éric Chauvier, une poétique de l'intervention

**Vorwort:** Introduction

**Autor:** Frei, Peter / Hunkeler, Thomas

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Introduction

Peter FREI & Thomas HUNKELER

*Université de Fribourg*

Orcid: 0000-0002-3147-6509

0000-0002-2838-1883

*Abstract* : Retraçant la trajectoire d'écrivain-anthropologue d'Éric Chauvier, cette introduction situe la question de la puissance heuristique d'une « fiction » dans l'horizon des engagements aussi bien épistémologiques que politiques de l'auteur.

*Keywords* : Éric Chauvier, littérature, sciences sociales, politique

Avec la publication en 2018 du *Revenant*, l'anthropologue Éric Chauvier revendique ouvertement la part de fiction de son écriture. On aurait pourtant tort d'y voir une forme de dérive par rapport au sérieux du travail sociologique dont rend compte une œuvre qui, après deux livres à la facture plus académique, se développe pour l'essentiel chez l'éditeur Allia sous la forme de textes brefs, incisifs, à l'image du récit programmatique *Anthropologie* qui en ouvre la série en 2006. Si *Le Revenant* imagine le poète Baudelaire hantant le Paris du vingt-et-unième siècle en zombie, l'intérêt de Chauvier pour l'auteur des *Fleurs du mal* tient à son statut de « témoin ». Témoin non pas d'abord d'une révolution littéraire du beau, mais d'une société en crise que Baudelaire aurait su traduire dans les mots de sa poésie et l'imaginaire auquel il aura donné corps. « Il n'est pas hasardeux d'affirmer », note en effet l'anthropologue, « qu'il n'existe sans doute pas de plus grand témoin d'une plus grande époque, traversée de plus grandes mutations, que ce crevard-là, qui se traîne, les yeux révulsés, comme halluciné, sur les pavés parisiens » (Chauvier 2018 : 18-19). Témoin du Paris de la modernité de Baudelaire tout comme – et c'est là où intervient la fiction – de notre postmodernité, d'où le recours à la figure du zombie. Une existence critique, en crise, à l'extrême de la vie et de la mort : « La cruelle destinée de Charles Baudelaire n'était pas de mourir prématurément, mais de revivre *ad nauseam*, jeune et décati, maudit parmi les maudits, à l'état de zombi » (15). Ce qui intéresse Chauvier, ce n'est guère la mode littéraire des fictions d'horreur faisant déambuler des morts-vivants, mais le pouvoir d'analyse de ce que les sciences humaines cherchent à comprendre dans des figures de pensée problématiques, en l'occurrence anachroniques : la co-présence conflictuelle de modes et de temporalités d'existence qui, dans leurs tensions, tissent la fabrique d'une société où se croisent, s'affrontent même des mondes, des réalités souvent

contradictoires, parfois irréconciliables. Le génie de Baudelaire, pour Chauvier, aura justement été d'avoir donné forme et intelligibilité à ces conflits dans une « langue qu'aucune sociologie n'égalera jamais en pouvoir d'analyse » (Chauvier 2018 : 28).

Dans sa tragique agression, sa présence trouble, la figure du zombie radicalise l'expérience de ces rencontres impossibles avec celle ou celui qui est pourtant là, face à nous, avec nous dans un monde qu'on dit commun sans pour autant former une communauté – une non-présence à l'autre que la violence de la rencontre empêche cependant d'oublier, de condamner à l'absence. Dès les recherches dont rend compte *Anthropologie*, il s'agit là de ce que nous pourrions appeler la scène primitive du travail de Chauvier. Dans le livre de 2006, c'est la quête d'une jeune femme, aperçue un instant lors d'un trajet en voiture, en marge de la ville :

L'ambivalence de son regard me foudroie. Il est à la fois opaque et lumineux ; il semble verrouillé et infiniment léger. Dans sa lumière, je crois reconnaître d'autres parties de ma vie. [...] Je nomme cela *une impression de familiarité rompue*. C'est un visage retrouvé maintenant dans les traits de cette fille venue du cœur de l'Europe [...] pour s'adonner à la mendicité [...] dans un contexte qui m'apparaît soudain dans toute sa violence, avivant des images d'abandon et de retrouvailles, de tumulte et d'apaisement, l'intensité d'une vie rare et la possibilité de la mort elle-même (Chauvier 2006 : 12-13).

Dans l'ouvrage publié deux ans plus tard, toujours chez Allia, *Si l'enfant ne réagit pas*, c'est à nouveau la rencontre autrement impossible avec une jeune femme qui trace la trame du récit prenant source dans l'expérience professionnelle de Chauvier en tant qu'observateur dans un institut de placement familial. Le face-à-face a bel et bien lieu cette fois-ci, mais c'est le langage – langage zombie, si l'on veut – de la jeune femme qui fait obstacle à la communication, à l'interaction et *in fine* à l'action sociale à laquelle est destinée l'institution. La jeune femme, note Chauvier, « semble signifier quelque chose en rapport avec l'inanité du langage et, plus encore, avec la possibilité de faire du sens à partir de cette impasse. » Impasse qui prend la forme d'un « malaise sans nom » où les mots de la jeune femme « ne trouvent aucun écho, aucun visage, seulement le vide qu'ils créent une fois prononcés, et qui pourraient ne pas avoir plus d'existence sociale que des déjections corporelles » (Chauvier 2008 : 74).

Les deux ouvrages que Chauvier fait paraître en 2009, toujours chez Allia, mettront justement en avant la question du langage dans ses usages lors de nos interactions sociales au quotidien. A partir d'un bref échange téléphonique avec une agente commerciale, Chauvier analyse, dans *La crise commence où finit le langage*, ce qu'il appelle la « prostration du langage » (35), signe selon lui d'une mise en échec de la communication plus générale.

Les mots de l'agente commerciale, observe l'anthropologue, « ne peuvent à aucun moment exprimer sa voix spontanée » (30). « Comme les miens », ajoutera-t-il, « ils sont les échos lointains d'un environnement que nous apprenons à ne pas appréhender, et au sein duquel nous sommes tous deux des avatars » (30). Dans *Que du bonheur*, c'est encore une forme de dépersonnalisation, de dépossession de soi – d'« inexpérience » – dans ce qu'il nomme un « langage sans contexte » (2009 : 25), qui est au cœur de la réflexion de l'anthropologue. A l'image de l'énoncé faussement innocent '*C'est que du bonheur !*', le « langage du bonheur sans contexte suppose de renoncer aux hésitations, aux pensées contraires, aux mots en porte-à-faux, qui contesteraient l'hégémonie de cet énoncé » (27).

Dans l'enquête *Contre Télérama* sortie en 2011 et ensuite dans *Somaland* paru en 2012, Chauvier s'inscrit justement en faux contre un autre avatar de ce langage sans contexte – la parole des experts, journalistiques ou universitaires – afin de faire entendre ces « fictions insonorisées » (Chauvier 2011 : 61) d'expériences, ou plutôt de contre-expériences du quotidien rendues muettes par des discours dits de savoir. Prenant exemple sur le monde périurbain qu'il habite lui-même, Chauvier diagnostique en effet « l'avènement d'une nouvelle 'crise culturelle' » se traduisant par la « faillite de tous les modèles de transcription usuels de notre ordinaire » (63). Placée sous l'égide du sémiologue Roland Barthes que Chauvier cite en exergue (« La langue [...] est tout simplement fasciste ; car le fascisme, [...] c'est d'obliger à dire »), l'enquête de *Somaland* dramatise la confrontation du discours des spécialistes autorisés en risques industriels dits « socialement acceptable[s] » (Chauvier 2012 : 104) – discours que Chauvier décortique à même leur formation en exposant, non sans un formidable sens de l'humour, la rhétorique à coups de présentations « PowerPoint » – au désir de se dire dans un langage dont les mots pourtant, dans leur formatage, empêchent l'expression de la part maudite du réel des populations effectivement concernées par les dangers du monde industriel, les obligeant à la fin d'accepter comme réalité un monde imaginé par d'autres.

Avec la publication en 2014 de *Les mots sans les choses*, Chauvier rappelle, si besoin était, que son projet n'a rien de l'utopisme rousseauiste d'un langage pur et transparent, sans masques, sans jeu. Au contraire, il dénonce explicitement les limites, les contre-sens mêmes d'un « modèle de sciences sans négativité (sans promotion heuristique du conflit) » (92). Il revient à nouveau à une impossible rencontre de mettre à l'épreuve et en abyme le travail anthropologique. Cette fois-ci, il s'agit d'une adolescente que l'anthropologue croise dans un foyer d'accueil dans le cadre de son travail :

Elle m'effraie et me fascine à la fois. Notre rencontre n'a rien d'harmonieux ; elle ne fonctionne pas ; X me fuit et je finis par redouter de me retrouver

face à elle. Ce qu'elle réveille en moi est tout à la fois menaçant, incertain et nécessaire. Pour tout dire, elle m'est même absolument anti-(em)pathique. Mais de cette dissonance et de ce cheminement seuls vont naître les interrogations qui me semblent incontournables au moment d'envisager la question de la souffrance ordinaire (Chauvier 2014 : 84).

Chauvier alors de s'interroger : « Par quel tour de force pourrais-je réduire X à un groupe d'êtres en souffrance ? Quelle est la valeur d'une expertise qui prétendrait cela – ce qui est généralement le cas ? ». Qui plus est, précisera-t-il : « Par quel autre tour de force pourrais-je ne pas mentionner que la souffrance de X me concerne sur le mode de l'affrontement et de la dissonance ? » (84).

Les deux livres que Chauvier fera par la suite paraître, toujours chez Alia, poursuivront cette réflexion chacun à partir d'une rencontre qui oblige le chercheur à interroger la valeur heuristique de ces « dissonances », ce qu'elles disent – et permettent de dire – de l'expérience au quotidien du monde et des autres. Dans *Les nouvelles métropoles du désir* de 2016 d'abord, qui part de l'agression, en plein jour, d'un homme aux allures branchées par un groupe d'adolescentes, dont est témoin ou plutôt acteur impuissant l'enquêteur. Mais c'est surtout dans *Laura*, où Chauvier revient sur les retrouvailles avec celle qui était l'objet de ses fantasmes de jeune homme, un livre qui sort en 2020 sur fond de la crise des gilets jaunes, que l'anthropologue explore dans toute leur radicalité les enjeux sociaux et politiques du scénario de cette rencontre impossible dont le langage est non seulement la manifestation, mais un moteur décisif.

Dans son essai *Anthropologie de l'ordinaire* de 2011, Chauvier s'est intéressé aux régimes de « désinterlocution » dans les sciences humaines. Le terme rappelle que le silence, imposé ou choisi, la prétendue insignifiance de certaines prises de parole ou manières de faire sens ne sont pas le contraire du langage, son autre, mais un effet, le produit de celui-ci. Et l'écriture anthropologique de Chauvier peut précisément se comprendre comme tentative de désarticuler à son tour, en les explicitant, les mécanismes qui rendent inaudibles certaines voix et invisibles certains corps dans un effort d'articuler non pas un autre langage, mais un langage autre qui intervient à même la texture du monde social. Le travail *de* et *sur* le langage ainsi que la puissance imaginative qui vont de pair chez Chauvier, comme en témoigne de manière exemplaire *Le Revenant*, n'ouvrent pas sur un autre monde. C'est bien du nôtre qu'il est question dans des « fictions » attentives à la manière dont est façonné l'univers social et aux façons qu'elles ont elles-mêmes de le dé- et refaçonner. Contrairement à de nombreux auteurs contemporains qui se sont tournés vers les sciences sociales depuis la littérature pour inscrire leurs projets d'écriture dans un horizon plus explicitement engagé, Chauvier aura toujours revendiqué l'appartenance de son œuvre au régime

scientifique de l'enquête anthropologique et sociologique. Le recours à la « fiction » n'a pour lui rien d'une liberté, d'un affranchissement des normes régissant le discours savant. Les ressources de la « fiction » – du « comme si » permettant d'imaginer d'autres possibles aux procédés de défamiliarisation d'une langue, ordinaire ou technique, qui perd alors de son innocence – ont au contraire chez lui pour fonction de radicaliser l'exigence de dire vrai là où les formations discursives à disposition touchent, dans leur inévitable formatage, à une limite. Elles participent de ce que nous voudrions appeler une poétique, une fabrique de l'intervention. Intervention au sens d'abord où la pensée de Chauvier s'intéresse à ce qui survient entre les acteurs sociaux, à ce qui arrive entre eux, ce qui est précisément le rôle heuristique que l'anthropologue fait jouer à l'étude du langage. Intervention ensuite au sens où la mise en récit (et partant l'analyse) des faits sociaux n'a rien d'un discours surplombant chez Chauvier. Ses enquêtes s'articulent au contraire presque toujours autour d'un événement, aussi minuscule puisse-t-il paraître, qui fait irruption, qui intervient dans le quotidien de l'enquêteur et qu'il ne s'agit pas de 'normaliser' dans une explication qui en résoudrait le choc, mais de penser jusqu'au bout dans ses effets disruptifs, les « dissonances » qu'il fait entendre et voir. La matérialité même de ses livres publiés chez Allia participe d'une telle poétique de l'intervention. Ouvrages brefs, autour d'une centaine de pages, et proposés à un prix abordable, les textes de Chauvier sont susceptibles de toucher un public autre que la majeure partie des enquêtes anthropologiques et sociologiques mises en vente par les maisons d'édition universitaires, sans rien dire de leur lisibilité. Effort de vulgarisation ? Certes, mais plus important encore, le format permet au livre d'intervenir à tout moment, en tout lieu, dans la vie d'un lecteur, d'une lectrice, à devenir la scène d'une ces rencontres que Chauvier ne cesse d'interroger dans leur (im)possibilité.

\*

Ce volume est à notre connaissance la première monographie consacrée au travail d'Éric Chauvier. Il s'ouvre sur la contribution de Laurent Demanze qui s'intéresse au « réajointement entre littérature et anthropologie » dans ce qu'il nomme, avec Chauvier, la « raison littéraire » d'une écriture de l'ordinaire. Jean-Pierre Bertrand et François Provenzano en interrogent ensuite « l'agentivité proprement littéraire » dans sa capacité à dire, aux interstices mêmes des « faillites du langage », la « crise de l'expérience » qu'après Walter Benjamin Chauvier permet d'identifier dans notre rapport au monde. Peter Frei, Julia Gelshorn et Thomas Hunkeler se penchent dans leurs contributions respectives sur la notion de « fiction » que les dispositifs d'écriture d'Éric Chauvier permettent précisément de penser comme réponse à cette crise à la fois de l'expérience et du langage. Sophie Jaussi la

met, quant à elle, à l'épreuve d'une expérience critique particulière : celle de la lectrice, du lecteur des fictions d'Éric Chauvier. Marc-Henry Soulet montre enfin que ce travail *de et sur* la fiction d'une « enquête fictionnelle » n'est justement pas, chez Chauvier, une sortie de l'anthropologie, mais au contraire une confrontation avec les « contradictions internes » de sa discipline.

Pour conclure, la parole est à Éric Chauvier lui-même et à son éditeur, Gérard Berréby, qui reviennent dans les entretiens qu'ils ont bien voulu nous accorder sur la genèse d'une aventure critique majeure de notre époque.

Nous tenons à remercier Ursula Bähler et son équipe de leur aide dans la préparation matérielle des contributions ainsi que l'ensemble de la rédaction de la revue *Versants* d'avoir accueilli ces travaux qui ont bénéficié du concours de Valentin Kolly et Claire Niederer pour trouver leur forme présente.

Nous dédions ces travaux à la mémoire de Jean-Pierre Bertrand, qui nous a quittés en mars 2022.

## Bibliographie d'Éric Chauvier

### Ouvrages

- Chauvier, Éric, *Fiction familiale. Approche anthropolinguistique de l'ordinaire d'une famille*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2003.
- . *Profession anthropologue*, Bordeaux, William Blake, 2004.
- . *Anthropologie*, Paris, Allia, 2006.
- . *Si l'enfant ne réagit pas*, Paris, Allia, 2008.
- . *Que du bonheur*, Paris, Allia, 2009.
- . *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- . *Contre Télérama*, Paris, Allia, 2011.
- . *Somaland*, Paris, Allia, 2012.
- . *Les mots sans les choses*, Paris, Allia, 2014.
- . *La rocade bordelaise. Une exploration anthropologique*, Bordeaux, Le bord de l'eau, 2016.
- . *Les nouvelles métropoles du désir*, Paris, Allia, 2016.
- . *La petite ville*, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.
- . *Le revenant*, Paris, Allia, 2018.
- . *Laura*, Paris, Allia, 2020.
- . *La crise commence où finit le langage*, Paris, Allia, 2009 (2020).
- . *Plexiglas mon amour*, Paris, Allia, 2021.

## Articles

- Chauvier, Éric, « Restitution et réception du texte anthropologique », *Ethnologie française*, 33, 2003, pp. 503-512.
- « Populations précaires et environnement à risques industriels : préjugés, non dits et enjeux implicites de l'action publique », *Socio-logos*, 2, 2007, en ligne : [journals.openedition.org/socio-logos/387](http://journals.openedition.org/socio-logos/387) (consulté le 20/02/2022).
- « La antropología de lo ordinario o la otra manera de habitar el mundo antropológico », *Imago crítica*, 3, 2011, pp. 40-52.
- « Las zonas periurbanas suaves: ¿Extintores de la indignación? », *Revista de Antropología Experimental*, 12, 2012, pp. 166-173.
- « Anthropologie de l'ordinaire. Pour retrouver la voix des déclassés », *Journal des anthropologues*, 128-129, 2012, pp. 209-221.
- « Une glissade métaphysique vers le neutre. Essai sur le langage performatif du capitalisme tardif », *Empan*, 88, 2012, pp. 24-34.
- « L'inconscient de l'enquête, une expérience de savoir », *Adolescence*, 31 : 1, 2013, pp. 145-152.
- « Itinéraire dans la périurbanité 'molle' : entre tout fonctionnel et résistance », *Artículo. Journal of Urban Research*, 8, 2012, en ligne : [journals.openedition.org/articulo/1996](http://journals.openedition.org/articulo/1996) (consulté le 20/02/2022).
- « La ville refroidie », *Lignes*, 40, 2013, pp. 72-84.
- « L'oiseau et la baie vitrée. Anthropologie des déchets dans une zone périurbaine pavillonnaire », *A contrario*, 19, 2013, pp. 17-33.
- « Quelques techniques pour reprendre la parole dans les zones périurbaines pavillonnaires », *Variations. Revue internationale de théorie critique*, 18, 2013, pp. I-II.
- « Le 'je' a encore peu de place en sciences sociales », *La Croix*, le 13 février 2014, en ligne : <https://www.la-croix.com/Culture/Livres-Idees/Livres/Eric-Chauvier-Le-je-a-encore-peu-de-place-en-sciences-sociales-2014-02-13-1106068> (consulté le 12/03/2022).
- « Fictions pavillonnaires », *AA, L'Architecture d'Aujourd'hui*, 403, 2014, pp. 74-77.
- « François Hatchuel. Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, regards croisés sur des pratiques familiales », *Cliopsy*, 12, 2014, pp. 129-132.
- « Amy et Jake. Care, réflexivité, négativité », *Recherche en soins infirmiers*, 122, 2015, pp. 97-101.
- « Métropoles et disruption – Marcher dans la ville. Une lecture de Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, Tome I », *Lieux communs*, 18, 2016, pp. 267-271.
- « Reflexividade, iniciação, saberes: exemplo de uma pesquisa em um 'Clube de Pais' em Seine Saint-Denis », *Revista Trabalho & Educação*, 25 : 1, 2016, pp. 169-186.



- « Petites villes », entretien avec Éric Chauvier réalisé par Stéphane Cordobes, *Tous urbains*, 21, 2018, pp. 54-60.
- « Le concept d'« ambiance » à l'épreuve de la vie ordinaire », *Communications*, 102, 2018, pp. 99-110.
- « Formaliser l'intuition architecturale dans les territoires suburbains. Une expérience pédagogique en atelier de projet », co-écrit avec Chérif Hanna, *Fabrica*, 12, 2019, pp. 34-47.
- « Rencontre avec Éric Chauvier », *Fixxion*, 18, 2019, en ligne : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx18.16/1331>, (consulté le 20/02/2022).
- « Bikini rouge sur fond jaune », *AOC [Analyse Opinion Critique]*, 1, 2019, pp. 195-203.
- « Manifeste pavillonnaire », *Nectart*, 10, 2020, pp. 90-95.

### Contributions à des actes et ouvrages collectifs

- Chauvier, Éric, « L'anthropologie impliquée », in *L'anthropologie appliquée aujourd'hui*, éd. Bernard Traimond, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2006, pp. 295-302.
- « Dora Bruder, une quête de l'essentiel », in *Patrick Modiano*, éd. Maryline Heck, Raphaëlle Guidée, Paris, Éditions de L'Herne, « Cahiers de L'Herne », 98, 2012, pp. 168-174.
  - « Jouir pour perdre », in *Quentin Tarantino – un cinéma déchaîné*, éd. Emmanuel Burdeau et Nicole Vieillescazes Paris, Capricci / Les prairies ordinaires, 2012, pp. 73-84.
  - « Uses of Digital Text in Anthropology, The example of Scholastic Workshops for Out-of-School Adolescents », in *Reflexivity in Language and Intercultural Education*, éd. Julie S. Byrd Clark, Fred Dervin, New York. Routledge, 2014, pp. 158-171.
  - « Situations infra-métropolitaines. Réflexions épistémologiques sur les rapports entre projet et recherche », in *Actes du 2<sup>ème</sup> séminaire Ville, Territoire, Paysage : « Recherche & Projet : productions spécifiques et apports croisés*, éd. Bénédicte Grosjean, Lille, ENSA Lille, 2016, pp. 19-28.
  - « Mises en scène et perturbations : de l'anthropologie dans l'art », in *Le terrain comme mise en scène*, éd. Bernard Müller, Caterina Pasqualino et Arnd Schneider Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2017, pp. 139-150.
  - « La relation d'observation comme expérience de savoir : l'exemple d'une institution pour adolescents déscolarisés », in *Anthropologies réflexives. Modes de connaissance et formes d'expérience*, éd. Marieke Blondet et Michaële Lantin Mallet, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2017, pp. 143-160.

- « La France des territoires », in *Le nouveau monde. Tableau de la France néolibérale*, éd. Antony Burlaud, Allan Popelard, Grégory Rzepski, Paris, Éditions Amsterdam, 2021, pp. 959-962.
- « Estuaire(s). Expérimentations dans le suburbain. Situations, outils et postures », co-écrit avec Chérif Hanna, in *Les écoles dans leur territoire. Actes du 3<sup>ème</sup> séminaire « Ville, Territoire, Paysage »*, éd. Roberta Borghi et Stéphanie de Courtois, ENSA Versailles, 2021, pp. 137-142.
- « Langage et condition urbaine, entre donner le ton et casser l'ambiance », co-écrit avec Laurent Devisme, in *La ville mot à mot*, éd. Isabelle Chesneau, Marseille, Parenthèses, 2021, pp. 31-44.
- « Se perdre pour mieux se retrouver. Une expérience pédagogique de projection architecturale hors de l'urbain », co-écrit avec Chérif Hanna, in *Ces lieux qui nous affectent, Actes du Colloque de Cerisy*, éd. Georges-Henry Laffont et Denis Martouzet, Paris, Hermann, 2021, pp. 265-274.

### Pré- et postfaces

- Chauvier, Éric, Préface à Miriam Congoste, *Le vol et la morale*, Toulouse, Anacharsis, 2012.
- « Désenvoûtements », postface à Steven Prigent, *L'anthropologie comme conversation*, Toulouse, Anacharsis, 2021.
  - « La lucidité de vivre », préface à Emmanuel Bove, *Mes amis*, Paris, Seuil, 2022.

